

# LE JOURNAL DE GIDE, MOINS LES RETOUCHES

On ne savait pas que le Journal de Gide réservait encore tant. Habités aux deux volumes « Pléiade » de 1939 et de 1954, on se fiait à l'impression de complétude que leur donnait l'absence de notes et de discours critique. Certes, on savait bien, puisque c'est devenu comme une fable pour manuels d'histoire littéraire, que Gide, éditeur de son journal — et premier écrivain à publier le sien de son vivant —, l'avait soigneusement revu et corrigé.

PAR DAMIEN ZANONE

## ANDRÉ GIDE

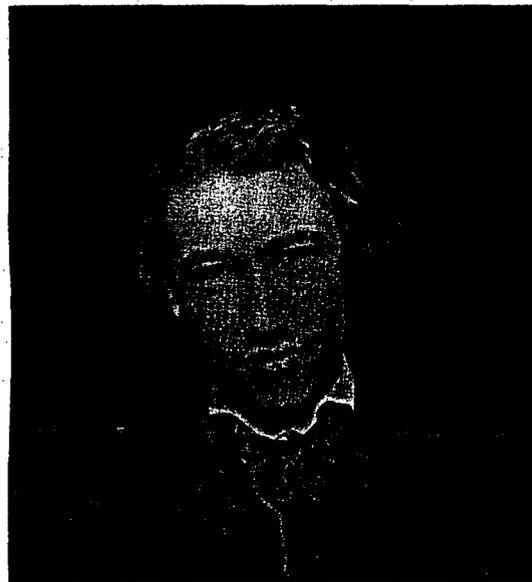
JOURNAL 1887-1925

édition établie, prés., annotée par Eric Marty  
Pléiade  
Gallimard éd., 1 840 p., 490 F  
(440 F jusqu'au 30 nov.)

Pour les puristes du journal intime, c'était par excellence le texte suspect que trop de retouches auraient corrompu, quand une règle du genre voudrait, qu'à l'exemple de Stendhal, le premier jet soit sacré. Mais ces critiques fréquentes portaient peu : on laissait à ceux pour qui la « pureté » se tient toujours aux origines le soin de se moquer ou de se plaindre : on tenait un beau journal, et un grand livre.

Or, le travail éditorial d'Eric Marty nous conserve le grand livre, et lui ajoute le cadre qui permet d'en prendre la mesure. Eric Marty avait déjà consacré à cette œuvre, et à son occasion au genre du journal intime, une étude qui a fait date : *l'Écriture du jour* (Seuil, 1985) ; il avait aussi publié le Gide intime de la *Correspondance avec sa mère* (Gallimard, 1988). Par ses soins, la nouvelle « Pléiade » offre une édition critique (avec introduction, chronologie, notes...) que le temps qui passe avait rendu nécessaire : car bien des références, encore proches quand paraissait l'ancienne Pléiade, se sont

inexorablement éloignées. C'est le cas de nombreux figurants du milieu littéraire des années 1890 dont les noms retrouvent consistance grâce à des notes toujours très précises. En outre, sauf à se faire spécialiste, on ne lit pas les mêmes livres aujourd'hui qu'il y a cent ans : ou du



ANDRÉ GIDE EN 1890

moins, si l'on arrive plus ou moins à faire se coïncider les cultures littéraires jusqu'à Flaubert et à Zola, elles divergent ensuite ; l'annotation d'Eric Marty sait deviner quand la difficulté va venir et éclairer, alors, citations et allusions.

L'autre grande nouveauté de son édition tient dans ses inédits : les fameuses retouches que les anti-gidiens, n'est-ce pas, incriminent. A la vérité, oui, elles sont nombreuses. Marty les donne à voir par une disposition typographique particulière. Plusieurs lectures sont ainsi permises : on peut lire le journal exhaustif, dans sa continuité ; ou lire les inédits seulement ; ou (si l'on sacralise trop le geste éditorial de l'auteur pour oser regarder ce qui n'avait pas obtenu son bon à tirer) recomposer l'ancienne édition. Mais c'est évidemment l'écart entre les deux éditions qui s'offre le plus à l'attention car, en creux, c'est le travail de Gide qui s'observe : et pour une fois, ce n'est pas lui qui (comme dans le *Journal des Faux-monnayeurs*), maîtrise ce qu'il en montre : un regard autre se porte sur sa création, dont l'auteur n'a pas pu délimiter le point de vue à sa guise. L'ancienne Pléiade nous mettait dans Gide ; la nouvelle nous place en surplomb : il n'y a pas de regret à avoir, tout au plus de la nostalgie. Nul doute, en tout cas, qu'une brèche est ouverte dans un espace littéraire que son auteur avait savamment construit : c'est un nouvel objet d'étude livré à l'émulation des chercheurs.

A ces derniers, nous laissons le soin d'affiner les analyses dorénavant possibles. Contentons-nous ici d'isoler quelques enseignements manifestes de ces inédits : quelque notable que fût l'homosexualité de Gide en 1939 (date de parution de la première Pléiade), l'auteur de *Corydon* n'avait pas cru bon de conserver à son journal la plupart des réflexions et anecdotes à ce sujet. Pour certaines années — 1899 et les

SUITE >

## EN PREMIER

suivantes —, c'est comme un fil rouge thématique que permettent de suivre les inédits : Henri Ghéon se révèle un compagnon de drague insaisissable pour les détours que le désir fait longuement sur la plage de Trouville, ou, à Paris, par le mystérieux établissement de la « rue O. ». A la date d'août 1903, le croisement de l'ancien et du nouveau journal offre une page vraiment savoureuse : ce qui se donnait pour un fragment d'analyse de soi formulé avec le ton du moraliste serein (« Je suis toujours reconnaissant aux circonstances, lorsqu'elles exigent de moi quelque geste que je n'eusse point fait de moi-même. ») se découvre tenir lieu de conclusion à un apologue libertin des plus lestement menés : une bonne fortune qui se présente dans un train, avec un tunnel opportun !

## SUITE GIDE

Enfin, la grande révélation littéraire de cette édition est celle du journal de jeunesse, de 1887 à 1889 (Gide a de dix-huit à vingt ans), absolument tronqué auparavant. L'édition Gide du *Journal* ménageait un protocole d'ouverture des plus cérémonieux : la première page disait la fondation d'un cénacle avec Pierre Louÿs, avec qui Gide jouait le cri de Rastignac à la conquête de Paris ; et aussitôt après figurait le par-

rainage du « prince des poètes » (« Visite à Verlaine. »). Dans l'édition Marty, nous assistons, avant cette intronisation, au parcours inquiet d'un jeune homme pris dans le vertige des livres qu'il lit et de ceux qu'il voudrait écrire. Le cri de la jeunesse n'est plus : « Et maintenant..., à nous deux ! ». Moins sonore, mais aussi moins clinquant, ce cri est tenu plus longtemps au fil des pages et dit davantage : « Je lis trop ; tout cela fermente », « J'ai peur ! », mais aussi « je sais écrire ». |